

## ACCIDENT PRÉVISIBLE

Laurent Genefort

Le corps gisait dans une rigole de drainage, à une dizaine de mètres de la piste. Le commissaire Chahid Messali se tenait en bordure du champ, se contentant de lancer des ordres à ses deux subordonnés. D'une part, il n'aimait pas l'odeur de la mort. D'autre part, il avait un peu trop bu la veille, et ne tenait pas à ce que ses adjoints le remarquent à son haleine... surtout pas la jeune Bysra.

La victime : un mâle d'environ trente-cinq ans, cheveux noirs frisés, teint mat, mains calleuses et salopette ocre d'ouvrier agricole. Décédé deux jours plus tôt. Quarante-trois heures exactement, d'après la dégradation des ARN transcellulaires. Ni pad, ni IDI<sup>1</sup>.

« Vous avez pris les photos ? lança Chahid... Bon, vous pouvez le retourner sur le dos. »

Il était à peine onze heures, mais le soleil tapait déjà dur sur les champs sahariens qui s'étendaient à perte de vue.

Son adjoint tourna vers lui ses yeux-miroirs – Chahid détestait ces lentilles solaires polarisantes, qui transformaient les globes oculaires en boules réfléchissantes. Une mode inepte, probablement issue d'une série policière tout aussi inepte.

« Chef ? »

Chahid hocha la tête.

« Oui, Abdessalem ? »

— Un A.P. classique. Rien à signaler. »

A.P. comme Accident Prévisible : le code utilisé pour un tabassage à mort d'un ouvrier agricole par des gardes de sécurité. Les causes potentielles ne manquaient pas : des gardes payés dans le cadre d'un règlement de compte entre clans d'ouvriers agricoles, une vengeance, ou une simple affaire de mœurs. Depuis sa prise de fonction six mois plus tôt — remplaçant son oncle qui avait pris sa retraite —, Chahid avait

<sup>1</sup> Implant électronique sous-cutané d'identité, agréé par l'ONU.

rencontré une dizaine de cas semblables. Une violence qui n'intéressait personne, tant qu'elle restait contrôlée.

Les enjeux étaient trop gros.

Il s'approcha, tandis que Bysra et Abdessalem commençaient à ranger le matériel dans la petite mallette orange prévue à cet effet : gants stériles, sachets et seringues de prélèvements, sonde thermique, révélateurs biochimiques en spray, analyseur de drogue portatif... Ils n'avaient utilisé qu'un bâtonnet d'archivage ADN pour l'identité judiciaire.

En arrière-plan, des tracteurs aux allures de sauterelles obèses allaient et venaient dans le damier des champs rectilignes, produisant un grondement uniforme. Impossible de dire s'il y avait des gens à l'intérieur, ou s'il s'agissait de drones télécommandés par satellite.

Bysra s'accroupit à nouveau et se pencha au-dessus du corps. Elle toucha l'épaule, près de l'endroit où elle avait gratté un peu de derme.

« Qu'y a-t-il, inspectrice ? »

La jeune femme secoua la tête, dubitative.

« Vous devriez voir par vous-même. »

Chahid soupira, prit une inspiration et s'approcha.

Le visage de l'homme, constellé d'hématomes verdâtres bordés de jaune, était figé dans une expression de terreur. La bouche ouverte sur un cri muet. Pourtant...

*Qu'est-ce qui ne va pas avec ce type ?*

« Là où j'ai effectué le prélèvement », disait Bysra.

Elle désignait le tatouage juste sous l'épaule, que seuls les Touaregs employés sur les sites de production avaient le droit d'arborer.

Un Touareg. Quand les compagnies agroalimentaires avaient commencé à irriguer le Sahara dans le but de convertir le désert à la culture massive de céréales, les nomades avaient été chassés de leurs territoires. Les compensations avaient été financières, mais s'étaient également traduites en termes d'emplois. Les Touaregs travaillaient dans les exploitations sensibles, et bénéficiaient de traitements de faveur.

Seulement, en opérant le prélèvement, le poignet humide de Bysra avait appuyé sur le tatouage. Et celui-ci avait déteint.

« Quelqu'un qui se fait passer pour un employé touareg, murmura Chahid. Bon sang, qu'est-ce que ça veut dire ? »

Son regard remonta vers le visage mort, et le malaise qu'il avait ressenti s'accrut. L'expression de crainte de cet homme... Elle lui paraissait factice. Comme un masque.

*Et merde.*

Il se tourna vers son adjoint.

« Abdessalem, ressorts le matos. Je veux une biométrie cérébrale. »

Le policier le regarda d'un air blessé.

« Vous êtes sûr que... »

— Fais ce que je dis. »

La sonde était pourvue d'un trépan laser capable de pratiquer un trou dans le crâne sans endommager l'encéphale. Chahid réprima un mouvement de recul pour ne pas avoir à respirer la portion d'os vaporisée. Puis, avec une grimace de dégoût, Abdessalem enfonça la tige métallique dans la cavité pendant que Bysra maintenait le crâne à deux mains.

« Vise la base du cerveau. Je veux son taux de dopamine libérée au moment du décès. »

Le diagnostic tomba quelques instants plus tard sur le pad de Chahid.

*Merde de merde.*

« Alors, commissaire ? » demanda Abdessalem.

Chahid hocha la tête sans prononcer un mot. Bysra se mordilla les lèvres :

« Comment vous vous en êtes douté ? »

Chahid eut un geste vague vers le visage.

« Il a pris de l'*adopa*. »

— Ouah », siffla la jeune femme.

L'*adopa* : la pilule des terroristes et des membres de conseil d'administration, comme on avait coutume de l'appeler. En agissant sur le noyau amygdalien, cette drogue éradiquait la peur à sa racine neurochimique, dans le centre cervical où se produisait ce sentiment. Donc, l'homme savait qu'il allait mourir et s'y était préparé. Comme ces kamikazes qui bourraient leur estomac d'explosifs pour aller se faire sauter dans les zones occupées, et qui avalaient la petite pilule noire une heure avant.

Mais on n'était pas dans une zone occupée. Bien au contraire, tout le monde avait intérêt à conserver cette aire de prospérité en paix. Se préparer à être massacré par des gardes, et cela sans caméra cachée, sans témoin du sacrifice ? Non, ça ne tenait pas debout.

Une autopsie devenait nécessaire.

« On remballe, dit-il.

— Et le corps ?

— Mansour viendra le chercher tout à l'heure. »

Il s'agissait du médecin légiste ; ce qui signifiait qu'ils laissaient le corps en l'état. Ils placèrent des piquets en un carré de quatre mètres de côté autour du cadavre, puis les relièrent au moyen d'un cordon anti-intrusion : quiconque essaierait de le franchir déclencherait la balise d'alarme dissimulée dans l'un des piquets.

Ils regagnèrent le véhicule, garé sur le bord de la piste. D'un geste, Chahid fit signe à Bysra de conduire, puis monta à côté. Il y avait encore de la place pour Abdessalem, mais celui-ci préférait prendre ses aises à l'arrière. La voiture était une Africar kaki d'un modèle récent, mais la climatisation avait expiré quelques jours seulement après le système autopilote. Ce qui n'était pas pour déplaire à Chahid.

Bysra ne tarissait pas :

« Comment vous avez su, pour ce type ? Qu'il a pris de l'adopa, je veux dire. »

Chahid hésita, avant d'opter pour la fausse modestie.

« L'expression de peur sur son visage n'était pas naturelle. La victime a feint d'être terrorisée, mais en réalité elle ne ressentait aucune peur pendant qu'on la frappait à mort. Donc, elle a avalé une pilule d'adopa au moins une demi-heure auparavant. »

Cela signifiait également qu'elle n'avait pas voulu que cela se sache.

« Ça n'a pas de sens, maugréa Abdessalem en secouant la tête d'un air buté. On devrait laisser tomber. »

Il avait raison, mais Bysra gloussa : il avait une peur bleue des gardes de sécurité. Ouvrir une enquête officielle pour meurtre qui les mettait directement en cause comportait un risque sérieux. Car la réputation de brutalité des gardes n'était pas usurpée. Les pays concernés comme l'Algérie, le Mali et le Niger, ainsi que les États limitrophes comme la Libye ou la Mauritanie, s'en étaient même ému. Cette dernière avait déposé une requête aux Nations Unies pour nommer une commission d'enquête

sur leurs activités de répression, mais les transnationales agroalimentaires lui avaient coupé l'herbe sous le pied, en engageant massivement des ressortissants desdits pays, Mauritanien inclus. Enterrement de la commission d'enquête avant même sa nomination. Les gardes de sécurité avaient interprété cela comme un signe d'impunité.

En fait, les gardes n'avaient pas grande utilité pour ce qui était de la protection des récoltes : on avait incorporé au sein du noyau cellulaire des semences un marqueur génétique qui se traduisait par l'apparition d'une tache visible dans l'ultraviolet, permettant de les identifier ; chaque marque avait son pigment, reconnaissable à sa longueur d'onde d'absorption. Mieux qu'un logotype. Dérober des semences ne servait donc à rien, à supposer que les voleurs puissent les écouler sur le marché mondial très surveillé. Le contingent armé avait été imposé avant tout pour rassurer les actionnaires. Et en second lieu, aux dires d'Abdessalem, pour décourager toute syndicalisation des ouvriers agricoles.

Chahid se tourna vers lui.

« Ne te méprends pas, je prends la menace potentielle des gardes au sérieux. Mais ce n'est pas un cas ordinaire, et on ne peut le traiter comme tel. »

*C'est-à-dire, ne pas le traiter du tout*, poursuivit-il en son for intérieur.

Bysra ne put retenir sa langue :

« T'en fais pas, Ab', on a qu'à le classer comme suicide ! Un pauvre type se déguise en ouvrier agricole touareg, et avale une pilule noire pour se faire défoncer la gueule par la milice du coin... Qu'est-ce que tu en dis ?

— Quelle connerie tu fais !

— ... Ou bien un accident : le gars s'est déguisé pour aller à une fête, mais manque de bol, il avale une pilule d'adopa qu'il a confondu avec un cachet d'aspirine. Alors, il tombe et...

— Tu vas la fermer, oui ?

— Bouclez-la *tous les deux* », menaça Chahid d'une voix molle.

Avant d'être promu à son poste, il avait accompagné son oncle sur maintes missions, de sorte qu'il connaissait ses subordonnés sur le bout des doigts. Il soupçonnait fort son oncle Fahd de passer un coup de fil discret à Abdessalem, de temps à autre, pour savoir comment se comportait son neveu.

Il pianotait sur son pad depuis plusieurs minutes. L'information remonta la connexion large bande pour s'afficher sur l'écran miniature.

« Ces champs appartiennent à la Shanta Foods, dit-il à mi-voix.

— Comme trente pour cent du Sahar », crut bon d'ajouter Abdessalem.

Tout le monde connaissait la transnationale indo-arabe. La Shanta Foods était l'un des initiateurs de l'aménagement du Sahara en zone cultivable — zone qu'on avait depuis coutume d'appeler le Sahar. Comme s'il s'agissait d'un pays à part entière. Sa superficie dépassait d'ailleurs celles de la plupart des pays européens... Mais bien entendu, le Sahar n'avait pas le statut d'État souverain, et les compagnies transnationales payaient des taxes d'exploitation élevées à l'Algérie, au Mali et au Niger. Une manne inépuisable, que personne n'avait intérêt à voir disparaître, même les fermiers de cultures vivrières : les transnationales leur avaient offert à titre de compensation l'utilisation de cultures brevetées haut rendement ; c'est ainsi qu'elles avaient fait taire toute opposition sérieuse. Le Maghreb vivait en autosuffisance alimentaire, et exportait vers le reste de l'Afrique des denrées à bas prix.

La Shanta Foods était un cartel domicilié dans l'État de Karnataka, Inde du Sud, qui regroupait sept groupes agro-industriels. L'une de ses filiales avait conçu le procédé peu onéreux de dessalement d'eau de mer par nanofiltration, qui avait été le point de départ du projet proprement pharaonique de transformation du Sahara. De gigantesques pipelines partaient du Maroc au nord, de la Mauritanie et du Sénégal au sud, pour acheminer l'eau dessalée jusqu'au réseau d'adduction sophistiqué du Sahar.

Et depuis quinze ans, la Shanta Foods récoltait le fruit de ses investissements. Elle était à présent spécialisée dans la culture de céréales carnées, du blé génétiquement modifié pour produire des protéines animales. Une manière pour les hindouistes et certains bouddhistes indiens de profiter des apports en acides aminés essentiels sans pour autant avoir à consommer de viande — en restant officiellement végétariens. Cela revenait moins cher qu'élever des troupeaux. Mais avant tout, il s'agissait pour l'Inde de s'affirmer en tant que troisième puissance mondiale.

La production aurait pu être entièrement mécanisée : les drones agricoles remplaçaient avantageusement l'être humain. Mais l'une des conditions imposées aux transnationales pour la licence du Sahar était l'utilisation de main d'œuvre locale. Celle-ci provenait de tout le Maghreb, et en particulier des pays qui bordaient l'océan

Atlantique, sinistrés de longue date par la lente mais inexorable montée des eaux due à l'accroissement du réchauffement climatique.

L'Africar quittait la zone agricole plane, et des cordons dunaires réapparaissaient de loin en loin. Ou plutôt des reliquats de dunes, fixées par la végétation épineuse qui profitait de l'humidité de l'air et des systèmes d'irrigation. Enfant, Chahid avait vu l'enfouissement de ces nappes capillaires en polymère poreux, sur des milliers de kilomètres carrés d'erg. Il avait vu les camions-citernes, roulant à la lumière de leurs puissants projecteurs, qui injectaient dans le réseau souterrain des bactéries capables de fournir des oligo-éléments ainsi que les nutriments nécessaires aux cultures carnées — comme si le sol lui-même était sous perfusion. Les interminables rangées de casemates en plastique à mémoire de forme, qui se déployaient telles des fleurs géométriques à la tombée de la nuit... Les moissonneuses dinosauresques, qui déversaient leurs récoltes dans la panse de silos chenillés évoquant des fusées sur leur pas de tir... Toutes ces visions évoquaient moins une activité agricole qu'une guerre permanente.

« Eh, disait Bysra, vous croyez que ce type pourrait être un espion ? »

La question fit revenir Chahid à la réalité. Abdessalem repartit, gouailleur :

« Un espion ? Ha ! Je crois que je préfère encore ton histoire de type qui va à une fête. C'est plus plausible. »

Il quêtait une approbation, mais Chahid se frotta le menton.

« Ton hypothèse n'est pas complètement idiote, Bysra. Il faudra vérifier ce qui est cultivé ici. Voir si ça peut avoir un rapport avec le crime. »

La jeune femme envoya à Abdessalem une pichenette en riant. Ils entraient dans le centre de Guetna'n. Le commissariat était situé au milieu de la rue du Bîr. C'était un bâtiment presque cubique, en béton alvéolaire, pour moitié composé de cellules de dégrisement. L'essentiel de l'activité policière consistait à réprimer les rixes et autres débordements des saisonniers dus à l'abus d'alcool ou de drogue.

Les bureaux étaient situés au premier étage. Le rez-de-chaussée était en proie au chaos, grouillant de policiers et d'ouvriers couverts de contusions. Alors que Chahid s'apprêtait à donner des ordres concernant la poursuite de l'enquête, la rixe reprit brutalement. Chahid appela Mansour afin de lui ordonner le rapatriement et l'autopsie immédiate du corps. Puis il alla prêter main-forte à ses collègues. Il ne put écrire son

rapport qu'à la nuit tombée. Il en envoya une copie en sceau crypté au procureur d'Alger.

Le lendemain matin, à son retour au bureau, il fit une recherche sur PlaNet afin de vérifier l'existence ou non d'une vidéo récente concernant un tabassage d'ouvrier du Sahar. Sans surprise, il ne trouva rien. Il se rejeta en arrière, les bras tendus, faisant craquer le dossier de son vieux fauteuil.

*Bien sûr. Ç'aurait été si simple.*

Sa messagerie électronique clignotait sur son pad. Chahid afficha le mail sur son bureau. Cryptage officiel. Bulbek Arnoul, médiateur de la Shanta Foods, souhaitait le rencontrer.

« À onze heures » lut Chahid à mi-voix. Il jeta un coup d'œil à l'horloge et étouffa un juron : il ne lui restait qu'une demi-heure. En hâte, il rangea ses dossiers et épousseta son bureau, puis ouvrit la fenêtre en grand.

À dix heures cinquante-huit, on frappa.

« Entrez », fit Chahid en s'éclaircissant la gorge.

L'envoyé de la Shanta Foods lui adressa un sourire étudié au millimètre. Un mannequin tout droit sorti d'une de ces comédies musicales indiennes à l'ancienne. Doté en plus d'un estomac de requin. Soudain, Chahid se sentit gauche, mal dégrossi.

*Par Allah, Bysra lui grimperait dessus si elle le voyait*, se dit-il dans l'espoir de détourner de son esprit la tension qui l'envahissait.

« Vous vous portez bien ? »

L'Indien s'exprimait dans un arabe distingué, visiblement appris dans l'une des universités de la Bande Dorée.

« Je me porte bien, *Al Hamdou billahi*, répondit Chahid. Soyez le bienvenu.

— Merci de me recevoir. Je n'irai pas par quatre chemins : je souhaite savoir si le crime que vous avez découvert pourrait être lié à un sabotage, ou à tout autre entreprise de déstabilisation de la Shanta Foods. »

Le préambule avait été rapide. Chahid se raidit :

« Vous avez lu mon rapport. »

Nouveau sourire, en plus chaleureux :

« Voilà pourquoi je suis là, monsieur Messali. Pour entendre ce qui n'est pas dans le rapport.

— C'est-à-dire ?

— Vos sentiments. »

*Mes sentiments ?* faillit rétorquer Chahid. *Mes sentiments sont que l'on me paye pour que les choses se passent bien au quotidien. L'économie politique mondiale ne me concerne pas.*

Il fit signe à Arnoul de prendre un siège, lui proposa un thé. L'autre déclina d'un geste gracieux de la main.

« Avez-vous retrouvé l'identité de la victime ? »

Chahid secoua la tête. L'inconnu avait sans doute effacé ses traces, mais il serait facile de l'identifier, ou du moins d'apprendre à quelle mouvance il appartenait : il suffisait de passer les milliers de films activistes circulant sur le réseau à la moulinette des logiciels de reconnaissance faciale. L'un d'eux devait forcément correspondre. Sinon, il y avait les manifestations filmées de par le monde. Cela prendrait seulement plus de temps et de ressources machine.

L'idée de Bysra lui revint en mémoire : un espion en mission de reconnaissance sur le terrain, surpris par des gardes qui lui avaient fait passer le goût de fouiner — avec tout le reste.

« Ce pourrait être un sabotage », fit-il.

Jusqu'à présent, ce genre d'opération avait principalement été le fait soit d'organisations contestataires, soit d'espions à la solde d'une transnationale concurrente. Dix ans plus tôt, UniVert, l'organisation écologiste la plus célèbre, s'était débrouillée pour introduire clandestinement un gène de luciole dans des lots de semences de maïs, qui avait conduit les épis à devenir lumineux la nuit. Inoffensif, mais spectaculaire : qui irait consommer une denrée aux allures de matériau irradié ?

Il y avait également les « Sables », des écoterroristes qui n'avaient pas accepté la destruction du désert et de son biotope, même si une large partie du Sahara avait été préservée dans ce but, avec le soutien du peuple sahraoui. Ils avaient plastiqué des citernes et des aqueducs, s'aliénant ainsi à la fois la population et les pouvoirs en place. Tous les réseaux avaient été démantelés. Aujourd'hui, leurs actions avaient cessé.

En revanche, le sabotage économique se révélait plus nocif à l'usage, car il visait l'efficacité. Une fois, un commando avait altéré un gène qui avait réduit la durée de conservation de semences. L'opération — menée comme un raid d'infiltration —

n'avait pas été découverte à temps. Il en avait résulté une catastrophe financière, à la fois pour les utilisateurs de la semence et pour la transnationale, dont les actions avaient chuté de vingt points pendant trois bonnes semaines. (Par chance pour cette dernière, les assurances ne couvraient pas *stricto sensu* ce type de vice de fabrication, et les rapports d'experts nommés en urgence avaient permis à l'action de remonter à sa valeur initiale.)

« Il pourrait s'agir d'un sabotage religieux, précisa Chahid.

— Religieux ?

— Il ne faut pas croire que le désert était vide avant votre... installation. En réalité, il existait de nombreux tumulus funéraires, ainsi que des peintures rupestres qui étaient devenus des lieux de pèlerinage. »

Arnoul émit un raclement de gorge presque inaudible, indiquant qu'il connaissait le dossier.

« Nous avons déplacé à nos frais les tumulus et les peintures, rappela-t-il, nous les avons restaurés, et confiés aux musées nationaux ainsi qu'à des temples. Avec le soutien de vos autorités.

— En effet, s'empressa de dire Chahid. Les intérêts religieux et culturels sont saufs. Mais il existera toujours une minorité de gens pour considérer ces déplacements comme blasphématoires.

— Nous n'avons jamais fermé nos portes à la négociation, quelle qu'elle soit... (Son interlocuteur lui fit savoir d'un geste de la main qu'une telle justification n'était pas nécessaire.) Vous pensez que ce pourrait être un pèlerin ? »

Chahid secoua la tête.

« J'ai vérifié, aucun déplacement de monument funéraire n'a eu lieu dans les parages. Et cela n'expliquerait pas pourquoi l'homme s'est déguisé en Touareg.

— Les Touaregs ont un accès plus large à nos installations. Ils nous ont toujours témoigné leur confiance... Est-ce que ce meurtre pourrait être une manœuvre pour discréditer leur communauté ?

— Ce serait tordu. De plus, les problèmes ont été réglés il y a dix ans.

— Comptez-vous interroger les gardes qui patrouillaient dans la zone ?

— Pour la procédure, oui. Mais sachez qu'on n'en tirera rien. »

Bulbek Arnoul s'agita sur son siège, mal à l'aise. La violence des gardes de sécurité était une note discordante dans l'accord parfait que la Shanta Foods aurait voulu jouer

face au reste du monde. Si elle n'avait jamais pu être enrayée, c'est qu'elle était constitutive du système. Une soupape de sûreté.

« Alors, de quoi s'agit-il ? reprit l'envoyé de la Shanta. D'une vengeance privée ?

— J'ai ordonné une autopsie approfondie. Le rapport devrait arriver avant midi. »

C'est-à-dire dans quelques minutes. Chahid pesta contre lui-même : il avait formulé une invitation tacite à rester, alors qu'il n'en avait pas la moindre envie.

Mais Arnoul se leva :

« Je vous recontacte bientôt. »

La poignée de main fut froide. Alors qu'Arnoul atteignait la porte, la voix de Chahid le rattrapa :

« À propos, que cultivez-vous exactement, dans les champs où l'on a découvert le cadavre ? »

L'Indien haussa les épaules. Sa réponse fut laconique :

« Du blé carné. Au revoir, commissaire. »

Sitôt qu'il fut parti, Chahid se rendit à pied à la morgue, à deux pâtés de maison du commissariat.

Mansour le reçut chaleureusement. Cet Égyptien d'origine avait été formé à la faculté de médecine d'Oran, la plus importante de tout le Maghreb. Beaucoup de spécialistes européens en sortaient. Il aurait pu travailler aux États-Unis ou en Chine, mais pour une raison obscure, il avait choisi d'exercer ici. Chahid et lui avaient noué des relations amicales dès leur première rencontre.

Chahid remarqua la lassitude qui marquait ses traits.

« Que me vaut l'honneur ? s'enquit Mansour. Mon rapport est bientôt fini. À moins que tu ne viennes faire une visite surprise à ton client ? Je croyais que tu ne supportais pas la vue des cadavres... ce qui est curieux, du reste, pour un commissaire.

— C'est bien pour ça que les inspecteurs existent, plaisanta Chahid.

— Puisque tu es là, je vais t'expliquer de vive voix. »

Ils descendirent dans la salle d'autopsie située au sous-sol. Celle-ci rutilait sous les néons crus, exhibant la modernité de ses équipements. Au mur figurait la charte de respect des morts agréée par l'imam local.

Le corps nu gisait sur la grande table en plastique translucide, pourvue de gouttières d'écoulement des fluides. Une aura glacée émanait du plateau. Une console tactile faisait saillie sur le côté. Mansour prit place.

« Bon, regarde le cadavre. Là, ce sont les ecchymoses et les plaies consécutives aux coups reçus par la victime. »

Du plafond, de petits lasers de pointage tracèrent des cercles rouges papillotants sur la peau du cadavre. Mansour entama la litanie des lésions externes et internes, les fractures, les éclatements d'organes, les écrasements et les ruptures...

« C'est tout ? » demanda Chahid.

Le médecin secoua la tête.

« Tu te doutes bien que non. La prise d'adopa est confirmée par les réponses immunes déficientes au stress subi par l'organisme... Bon, je te passe les détails. »

L'œil du commissaire s'alluma.

« Mais tu as découvert quelque chose. »

Un cercle bleu se mit à palpiter le long du cou.

« Je ne l'ai pas repérée tout de suite, car il n'entre aucun composant métallique dans sa fabrication.

— Quoi donc ? »

Un écran s'alluma sur la table. Un disque criblé de petits trous y apparaissait, avec une échelle indiquant sa taille réelle : moins d'un centimètre de diamètre.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Chahid se rendit alors compte que ses genoux tremblaient — au point qu'il dut se rattraper à la table d'autopsie pour ne pas tomber. Il savait parfaitement ce que c'était, et une bouffée de terreur rétrospective le fit frissonner. À son côté, Mansour hocha doucement la tête.

« Moi aussi, quand j'ai su ce que c'était, j'ai trempé ma chemise. Mais il n'y a plus de virus, ils ont été libérés dans les six heures qui ont suivi la mort de ton bonhomme : l'ouverture des micropores de l'implant était conditionnée par l'arrêt de la circulation sanguine. »

Et la mort avait servi de signal à l'implant pour libérer son chargement. Un vertige saisit Chahid. Ce type d'implant avait été mis au point pour diffuser des hormones, mais les services secrets d'on ne sait quel pays avaient détourné le procédé, pour qu'au lieu

d'hormones, ce soient les spores d'un virus mortel qui soient diffusées. Des affaires de ce genre avaient secoué la planète vers 2030 : une fièvre hémorragique foudroyante, introduite dans un camp de réfugiés somalien ; une souche d'anthrax, diffusée dans une usine indonésienne de fabrication de missiles. Puis la mode avait passé.

Pour ressurgir, ici et maintenant.

« De toute façon, je doute que les virus aient été destinés à des êtres humains, ajouta Mansour. Sinon, les gardes auraient déjà commencé à développer des symptômes. Or rien n'a été signalé, j'ai vérifié dans tous les hôpitaux. »

Par conséquent, ils étaient destinés aux plantations. Chahid ordonna à Mansour d'analyser l'implant.

« Je l'envoie à Oran cet après-midi, fit le médecin légiste. Là-bas, ils ont un matériel de séquençage plus performant. »

Pendant qu'ils remontaient au rez-de-chaussée, Mansour lui demanda des nouvelles de son oncle. Chahid sourit :

« Je n'en reviens toujours pas que Fahd se soit enfin décidé à prendre sa retraite. À vrai dire, je pense que... »

Il s'interrompit. Une idée venait de surgir. Une idée glaçante. Il saisit Mansour aux épaules.

« Écoute. Il me faut une certitude, pour le virus. Son action sur le blé carné. Mais j'ai besoin de ta discrétion absolue. L'anonymat doit être conservé. Tu peux le faire ? »

Le médecin eut une moue dubitative.

« Je ne peux rien te promettre si le virus est un réel danger pour l'existence humaine.

— Elle ne l'est pas, j'en suis sûr.

— Bon. Je connais un type, dans un labo de la *Fesia*, en France. Il arrangera le coup. »

Le reste de la semaine, Chahid trompa son angoisse en cherchant l'identité de la victime. Il fit circuler son portrait parmi les différents clans de saisonniers, en vain... mais cela ne voulait rien dire. Sur PlaNet, l'homme avait été filmé en plusieurs points du globe dans diverses manifestations écologistes, mais il fut impossible de remonter jusqu'à son identité réelle. Bulbek Arnoul remua de l'air pendant quelques jours, puis dut finir par se lasser, car Chahid cessa de le voir débarquer à l'improviste.

Enfin, Mansour le convoqua. Lorsque Chahid entra dans son bureau et vit sa mine sombre et tendue, il comprit que ses soupçons étaient justifiés.

« Les quelques virus qui restaient dans le réservoir de l'implant ont livré leurs secrets. À la base, c'était une arme biologique : un virus recombinant. Il a été programmé pour modifier l'ADN du blé carné.

— Alors, c'est ça ? La cible est bien le blé carné ? »

Mansour secoua la tête.

« Justement non. Le virus n'a pas pour but d'*éradiquer* le blé. Au contraire, il a besoin du blé pour sa véritable besogne.

— Sa véritable besogne ?

— Il agit sur le blé en phase végétative. Transformées par le virus, les feuilles sécrètent une mycotoxine qui migre dans le système racinaire et empoisonne la terre. Ou plutôt, les bactéries métabolisant les déchets des autres formes de vie. Sans ces bactéries, la terre meurt. Mais le processus est assez lent pour permettre à l'infection de se propager. Et le blé modifié continue à produire des graines parfaitement consommables. Cela passe donc inaperçu, au moins dans les premiers temps.

— Voilà qui semble imparable...

— Du moins, tant que les bactéries ne trouvent pas de parade au virus. Et il y aura des souches résistantes, qui recoloniseront les zones atteintes. Mais ce temps sera sûrement suffisant pour qu'une grande partie du Sahar soit retourné au désert... Tu veux toujours garder ça secret ? »

Chahid eut un sourire sans joie.

« Même si je le désirais, tu sais bien que c'est impossible. À moins d'être impatient de prendre ma retraite anticipée... dans le meilleur des cas. »

Mansour le regarda fixement.

« Je ne te connais pas depuis longtemps, mais... tu es sûr de savoir ce que tu fais ? »

Chahid soupira.

« Je vais contacter Arnoul, l'infection sera stoppée. Et la personne que je suspecte n'est qu'un relais. Ne t'inquiète pas. »

Une fumée noire s'élevait dans le ciel d'étain, strié de nuages filamenteux. Suite au message de Chahid, Bulbek Arnoul avait réagi dans la journée : l'armée avait répandu

du napalm sur les champs, sur quatre kilomètres carrés autour de l'endroit où l'homme avait été tué. Tout ce qui vivait là avait été calciné. La terre elle-même ne pourrait sans doute plus jamais être utilisée. Autour du périmètre de sécurité dressé par la police, des attroupements avaient lieu afin de jouir du spectacle. Les commentaires allaient bon train, même si l'information n'avait pas encore filtré dans les médias.

Chahid, lui, n'assistait pas au spectacle. Il était parti pour un petit village de montagne, à quatre cents kilomètres au nord. Là où résidait son oncle. Chahid se rappela une phrase de Fahd, au pot d'adieu qui avait eu lieu au commissariat, lors de sa mise à la retraite : « *Les montagnes, voilà tout ce qu'ils n'ont pas réussi à araser pour cultiver leur blé et leur maïs.* »

Il gara l'Africar devant la maison de Fahd, dans la rue en pente. Sa tante vint lui ouvrir.

« Je prépare un agneau aux pruneaux, dit-elle. J'espère que tu restes manger, c'est si rare que tu viennes nous voir. »

Chahid sacrifia à la cérémonie du thé, Fahd et lui n'échangeant que des banalités. Chahid le trouva vieilli, le visage pareil à un parchemin recroquevillé, les yeux comme des puits asséchés.

Fahd l'entraîna dehors.

« Alors, tu as deviné. »

Chahid eut un mouvement de tête en direction de la maison. « Hanane, est-ce qu'elle est au courant ?

— Bien sûr que non. Le risque était trop grand pour impliquer ta tante. Au fait, comment m'as-tu découvert ?

— Pour que l'implant disperse le virus en quantités suffisantes, il fallait que le corps reste en place au moins une journée. Je savais que tu gardais un pied dans le commissariat, tu y as assez d'amis pour être mis au courant avant moi. Tu as demandé à Abdessalem, ou à je ne sais qui, de laisser le cadavre au moins trente-six heures sur place. »

Le vieillard sourit.

« Je ne te dirai pas qui, tu t'en doutes. Mais je suis sensible au fait que tu n'aies pas amené tes collègues pour venir me chercher.

— Je ne te demande rien. Tu es libre. »

Haussement de sourcils.

« Pour quelle raison ? »

— À quoi bon payer, puisque votre plan a raté ? »

Un mince sourire se dessina sur les lèvres ridées.

« Pourquoi nous serions-nous contenté d'un seul implant ? Il y en a des dizaines, peut-être des centaines. »

Une bouffée de colère échauffa les tempes de Chahid.

« Ce type s'est délibérément sacrifié. Vos méthodes me dégoûtent. »

Fahd lui fit signe de baisser la voix : ils risquaient d'alerter Hanane.

« Les gardes l'ont tué. Ce sont eux qui ont déclenché le processus, eux qui ont versé le sang. Quant à ce type, comme tu dis, il avait ses raisons de mourir. Nos intérêts ont convergé, voilà tout.

— Vos intérêts ? Quel intérêt peut-on avoir à souhaiter la destruction de ce qui nous fait tous mieux vivre qu'avant ? Tu veux remonter le temps, voir le taux de mortalité grimper en flèche, comme à l'époque des sécheresses ? Un tiers du milliard de tonnes de blé produit annuellement provient du Sahar...

— Ce qui n'empêche pas trois milliards de personnes de vivre dans des bidonvilles.

— Aujourd'hui, enfin, nous comptons pour le reste du monde. Nous exportons même des chercheurs ! La dernière chose dont nous avons besoin, c'est d'une guerre. Tu veux que nous retournions au silence ?

— C'est précisément cela. »

Chahid ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Fahd lui donna une tape amicale sur l'épaule.

« Je ne chercherai pas à te convaincre. Je plaide coupable. Mais je vais te dire pourquoi j'ai agi ainsi : parce qu'on a détruit le silence du désert, c'est-à-dire sa plus précieuse ressource. Maintenant, une couverture végétale étouffe le désert. On a rempli de force son vide minéral, mais sans le peupler vraiment. On a dominé ce qui ne doit pas l'être. »

Ses yeux noirs se mirent à briller.

« Jadis, nous étions les hôtes du désert, reprit-il. Nous y apparaissions nus, durcis par sa lumière brutale, tannés par le vent brûlant. Ce même vent s'est mué en une éponge gorgée d'eau — il suffit de le presser entre ses doigts pour qu'il pleure. Nos visages et

nos esprits se sont empâtés. Il est grand temps que l'on nous restitue le désert. Ou plutôt, que nous soyons restitués au désert.

— Est-ce que tu t'écoutes ? explosa Chahid. On croirait entendre le boniment rétrograde d'un ermite !

— Ai-je parlé d'Allah ? C'est toi qui n'écoutes pas. Je ne parle que de l'homme. De cette fragilité que nous avons perdue, de notre soumission au réel qui était notre force. »

Chahid hocha la tête. Non parce qu'il adhérait, ni même qu'il comprenait, sa position : Fahd était un criminel qui ne méritait pas de pitié. Mais parce que, quoi qu'il dise, il ne gagnerait pas, et qu'il serait cruel de l'accabler.

« Je ne veux pas de cette guerre, dit enfin Chahid. Ni de ses victimes.

— Il y a toujours eu la guerre entre nos deux mondes. Seulement, maintenant, nous avons une arme. »

Ses paroles parurent suspendues en l'air. Puis, rompant l'instant, leur parvint de l'intérieur de la maison le son trop fort de la télé. Une réflexion revint à l'esprit de Chahid : *Probablement une série policière inepte.*

Fahd se fendit d'un sourire, et tapota son poignet dans un geste paternel.

En silence, comme le désert.